

ISBN 979-10-227-0608-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 e 3 de l'article L 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour toi Gigi qui peignait les couleurs du noir...

Noir

Noir

Noir

Outre-noir

Outre-noir

Outre-noir

LE NOIR N'EST PAS NOIR...

LE NOIR ET L'OUTRE-NOIR

Joss West

Le noir et l'outre-noir

Joss West

LE NOIR et L'OUTRE-NOIR

Prologue

1.- Décembre 2019 . -

La douceur du temps, les grèves, le gouvernement qui reste figé dans ses certitudes, le peuple démuni, le pouvoir d'achat en baisse et un devenir très incertain titillent bien l'arrivée des fêtes de fin d'année. Les manifestations sont violentes, y participent les personnels soignants des hôpitaux, les avocats en robe, les pompiers, le syndicat de la police...

Je suis comme le temps ; je reste figée dans mes certitudes que la réforme des retraites n'est pas la bonne réforme, comme celle du Travail il y a un an.

Je reconnais qu'il est probablement nécessaire de réformer mais pas de cette façon. Pas la veille de Noël. On dirait que le gouvernement fait exprès de déposer des projets de réformes à qui mieux mieux tout en sachant très bien que les gens vont manifester leur colère, leur incompréhension, leurs inquiétudes dans les jours qui suivent l'annonce.

Alors il divise le peuple pour mieux le rouler dans la farine.

Si tout le monde, j'ai bien dit tout le monde, faisait grève, il n'y aurait plus de mécontentements, plus d'angoisses de n'avoir pas de mode de transports tant pour le travail que pour les congés de fin d'année. Toute l'activité économique serait à l'arrêt ! Il faudrait bien alors que le Gouvernement réagisse ?

Tout le monde dans la rue !

Unis pour une même cause !

Tous ! Un même espoir : que dans les deux jours qui suivent la réforme serait remise.

Alors oui je suis en colère, oui je marcherai demain encore dans la grande (j'espère grande) manif' à Nice aux côtés de tous les corps de métiers qui, la semaine dernière, la semaine précédente encore, étaient tous là. Comme ils seront tous là la veille du jour de l'an 2020. Les pompiers, les avocats et les hôpitaux ; ceux qu'habituellement on ne voit pas dans les rues.

Décembre 2019.

Je fais quoi ?

Je range ma colère sans la ronger.

Je me sens petit à petit envahie par le besoin d'écrire.

Je me lance dans une nouvelle aventure de l'écriture ?

Je pose mes deux mains sur le clavier de mon ordinateur et je les laisse se débrouiller pour créer ?

Le clavier est noir.

L'écran blanc.

Mes idées sont parfois noires ou incolores jamais blanches.

Mes doigts, cette fois, semblent hésiter, un peu comme s'ils allaient écrire l'horreur, l'indescriptible, l'extraordinaire.

Le hors du commun.

Fin décembre 2019. Comme un pressentiment.

J'ai peur.

2. – Reportage TV . -

Hier au soir j'ai vu et entendu à la TV un reportage sur la peinture de Pierre Soulages présenté par Jean-Michel Jarre. Je suis entrée dans leur univers : l'outrenoir en électronique donne une musique atypique que Soulages dans son noir-lumière a exprimé à sa manière. Comme s'il fallait savoir saisir l'instant précis où l'éclat du jour fixe une zébrure dorée sur une symphonie Equinoxe ou encore Oxygène.

Tous les deux sont en osmose.

L'un par le son, l'autre par une couche de peinture noire. Fixer le mouvement immédiat entre deux touches, deux coups de pinceau. L'instant « t » magique. J'ai adoré ce reportage.

Jamais plus je ne pourrai écouter un morceau de Jean-Michel Jarre sans voir aussitôt une œuvre de Soulages. Jamais plus je ne regarderai, en sourde, un tableau de Pierre Soulages dans un silence complet.

Jean-Michel Jarre expliquait que lorsqu'il créait un nouveau morceau il ne savait pas à l'avance ce qu'il allait composer et qu'il se laissait prendre par ses instruments, par une ritournelle, par un éclat du jour ou de la nuit et qu'alors il arrivait à écrire une partition sans non plus savoir s'il allait écrire une musique plus achevée. Et il pensait, il l'a dit, que Pierre Soulages faisait de même avec sa peinture. Il mettait

un tas de peinture noire, une grosse épaisseur sur une toile puis, mû par l'attrait de la peinture et de l'espace temps qui, à un moment, suspend son pinceau, zèbre d'un coin à l'autre sa toile laissant sa main aller seule guidée par son imagination. Sans savoir ce qu'il recouvrirait, sans savoir comment il orienterait ses traits. Une suspension saisie au moment de l'imagination. À l'instant précis où le vide se pose entre ce qu'imagine son cerveau et ce qui lui fait agiter la main.

Grandiose ! Remarquable !

Et JM Jarre ajoutait que, comme pour Pierre Soulages cette sensation de peindre l'indicible instant ou de jouer d'un instrument de musique, posait les notes sur l'indicible mélodie ou rythme électronique, posait le trait de peinture immédiat.

Incroyable découverte pour moi.

Un peu comme si voulant taper un mot à partir de mon clavier, mes doigts en suspens au-dessus des touches, allaient se placer, de façon indicible ailleurs pour écrire un autre mot : un sentiment, un cri, une jouissance, une souffrance, une interrogation, la peur.

Je me suis appropriée ce reportage.

J'ai éteint la TV.

J'ai fermé les yeux pour y trouver du noir.

Derrière mes paupières fermées j'ai vu des lueurs, j'ai entendu le silence et je me suis dit : ça y est ! je vais écrire un nouveau roman.

Tout en le pensant vraiment, en suspens dans le noir de ma chambre, un trou noir m'aspire sans m'inspirer confiance.

Oui, je vais écrire mais je ressens un sentiment nouveau : la peur !

Non pas la peur d'écrire puisque personne ne m'édite... mais en suspension dans l'air l'indicible sensation d'une proche catastrophe.

C'est authentique ! En cette fin décembre 2019, janvier 2020 j'ai peur de demain. J'écris ce roman comme un journal intime. Au jour le jour, ou presque.

3. États d'âme – état dame . -

Je ne suis pas triste.

Je me réveille en 2020. Vingt vain certainement. Rien n'a changé autour de moi. Pourtant cette décennie terminera ma vie. C'est un ressenti même pas douloureux. Juste que je ne sais plus à quoi je sers. Je sais qui je sers. Je ne serre jamais ceux que j'aimerais serrer contre moi.

Ce n'est pas que je n'ai plus envie de vivre non. C'est que vivre comme ça ne m'apporte rien ou si peu. Je peux terminer ma vie en restant « vivante », enfin je crois.

Un peu comme désabusée.

Victime d'un trop long passé qui m'écrase et qui, par flashes, transfère des images de mon enfance, de mon adolescence, de mes amours, de mes enfants.

Comme si tout avait disparu du réel, du quotidien.

Comme un va et vient entre hier qui me semblait si beau et aujourd'hui où je somnole tel un zombie pour faire semblant d'exister, et surtout un demain incertain.

J'ai peur des mois à venir.

J'ai peur de ne plus comprendre. De trop comprendre.

Je m'en fous d'être seule ou pas.

Là où je voudrais être personne ne le sait. Et même parfois j'hésite. Est-ce vraiment là où je voudrais aller ?

J'ai peur d'encombrer la vie des autres.

J'ai peur de m'effacer. *« Où se cacher quand c'est de soi-même qu'on a peur ? » - note de l'auteur : Je le Vois de Gregg Hurwitz.*

J'ai peur de survivre.

Survivre à quoi ? Comme à une catastrophe !

Toutes ces peurs ont des couleurs différentes et creusent mon cœur en sillons qui traversent mon cerveau.

« J'ai peur ! pas de la vie ou de la mort ou du néant mais de tout perdre comme si je n'avais jamais été ». Note de l'auteur : Daniel Keyes – Des fleurs pour Algernon

Je voudrais me poser, m'entreposer, m'interposer, me juxtaposer, me superposer, poser une note, une touche, un espoir.

Poser pour un peintre juste pour savoir ce qu'il ressent et transpose. Poser pour me voir à travers son art.

Même à mon âge.

Tout est mouvements en moi. Mais souvent au ralenti.

Mais il n'y a pas de noir. Il y a des nuances qui virent, m'enivrent.

J'ai des flashes photos couleurs ou noir et blanc comme Doisneau quand mon père jouait bien de son vieil appareil photo argentique à soufflet.

Je n'ai plus les sons de leurs voix, des rues, des canaris dans leur cage dans la salle à manger, des ânes dans la rue dont le braiment soulevait l'envie d'aller les caresser... de cet homme qui sifflait des mélodies en allant travailler. On n'entend plus siffler les hommes dans la rue.

L'après-guerre.

Et voilà aujourd'hui. Comme une avant guerre.

Plus rien. Les photos n'ont pas jauni. Les souvenirs non plus.

États d'âme.

Dame en état ?

Quel état ?

AÏE !!! STOP !!!

Je viens de m'arrêter dans l'écriture de mon roman. J'ai pourtant noirci une cinquantaine de pages. Je suis dans l'histoire du Noir et Outre-noir et pourtant je m'arrête.

Comme un appel au fond de moi qu'une émotion vient de raviver.

Je lis et relis ce que mon fils photographe-écrivain vient d'écrire via Facebook sur Nicolas Bedos à la suite du film « La belle-époque ».

Une sensibilité vécue, à fleur de peau, écrite avec ses mots bleus, ses bleus à l'âme, son cœur brisé, sa désespérance.

« Je n'arrive pas à avancer plus loin tant que je n'aurai pas essuyé chacune de mes larmes ». Je lis ses mots. Ils me poignent. S'il souffre autant que pourrais-je faire pour l'aider ? Rien.

C'est sa souffrance.

Sa souffrance est ouverte.

Elle arrive à un moment où je choisis peut-être un thème sombre pour mon nouveau roman : le noir !!!

Pourquoi n'avoir pas préféré de la lumière, des couleurs, d'autres lieux, d'autres moments.